

Judith, crut au Dieu qu'elle adorait, et se fit circoncire pour se rendre Juif. Dès que le jour fut venu, et que l'armée d'Holopherne eut su ce qui s'était passé, elle fut saisie d'une peur extrême, et les Juifs sortirent en même temps de Béthulie, la poursuivirent vivement, et après en avoir tué un grand nombre, ils partagèrent les riches dépouilles des Assyriens. Toute la ville de Jérusalem vint voir aussi celle dont Dieu s'était servi pour les délivrer de leur ennemi. Ils honorèrent cette victoire par une réjouissance publique qui dura trois mois, et la consacrèrent par une fête éternelle. Judith, depuis ce jour devint grande dans Israël; mais ayant offert à Dieu les dépouilles d'Holopherne, elle se renferma dans son silence et dans son secret ordinaire, et ne parut qu'aux jours de fête. Cette histoire est admirable dans toutes ses circonstances. Elle nous fait voir, par un prodige qui surpasse tout ce que les hommes ont jamais inventé dans leurs fables, que Dieu est le protecteur de ceux qui le craignent, et que lorsqu'on a une véritable confiance en lui, on est invincible. Une femme seule coupe la tête d'un général de la plus redoutable armée qui fût dans le monde. Elle sauve seule la ville assiégée, et toute la Judée qui était menacée du même péril. Elle surprend ce prince par sa beauté, le trompe par sa sagesse, et lui ôte la vie par son courage. Elle est dans l'exécution de ces merveilles le bras de Dieu, et elle devient son organe pour les publier dans un excellent cantique qu'elle prononça, comme étant la langue du Saint-Esprit. Mais on peut dire que ce qui a rendu Judith plus admirable, n'est pas d'avoir vaincu Holopherne, c'est plutôt de ne s'être point oubliée elle-même, après des actions qui auraient pu faire douter si elle était un ange ou une femme, et d'avoir foulé aux pieds cette gloire que tant de prodiges lui avaient acquise, et les louanges si justes dont elle a été comblée toute sa vie.

FIGURE 148. *Humilité d'Esther.* Esther 4.

(L'an du monde 3495, avant J.-C. 509.)

Assuérus, roi de Perse, ayant élevé Aman, son favori, au plus haut comble de gloire, jusqu'à commander que tous ses sujets fléchissent les genoux devant lui pour l'adorer, le seul Mardochée qui était Juif, et l'un de ceux qui avaient été transportés de Judée en Babylone par le roi Nabuchodonosor, plus de quatre-vingt-onze ans auparavant, la première fois que son armée vint investir Jérusalem, ne voulut point rendre à un homme un honneur qu'il croyait ne devoir qu'à Dieu seul. Ce refus, qui n'était pas un refus d'orgueil, comme le crut Aman, mais un effet de la piété

de Mardochée, attira non-seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs, un cruel arrêt de mort: car ce ministre irrité ne se contenta pas de sacrifier à sa colère le seul Mardochée, dont il se croyait offensé: mais la faisant passer sur tout le peuple de Dieu, il le décria auprès du roi, comme un peuple séditieux, qui, usant d'une religion particulière, brouillait tout l'état. Ce prince crédule sans rien examiner davantage, crut cet imposteur, et lui permit, sur ce rapport, de dresser une déclaration telle qu'il lui plairait, et d'or donner qu'en tout son royaume, en un jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes et femmes, vieillards et enfants, sans qu'on en épargnât un seul. Esther, nièce de Mardochée, qui, par une conduite toute particulière de Dieu, était devenue femme d'Assuérus à la place de Vasthi, qu'il répudia, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût pas comprise; parce que Mardochée, dont elle suivait les sages avis en toutes choses, lui avait toujours conseillé de céler qu'elle fût Juive. Comme elle cherchait quelque remède à un si grand mal, Mardochée lui conseilla de s'aller présenter devant le roi pour lui remontrer l'injustice de cette déclaration. Elle représenta d'abord à Mardochée que c'était s'exposer visiblement à la mort, qui était inévitable à ceux qui entraient chez le roi sans y être appelés. Mais Mardochée lui répondit qu'elle ne crût pas que, dans cette perte commune des Juifs, elle seule pût sauver sa vie parce qu'elle était dans le palais d'Assuérus; que, si la crainte la tenait dans le silence, Dieu trouverait bien un autre moyen de délivrer son peuple, et qu'elle et la maison de son père périraient; et que ce n'était peut-être que pour cette occasion unique que Dieu l'avait fait monter sur le trône. Cette sainte femme, après cet avis, n'hésita plus, et résolut au moment même de se sacrifier pour tout son peuple; et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusque dans la chambre du roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnait son trône, la magnificence de ses ornements, mais plus que tout cela, la fureur qui paraissait déjà dans les yeux de ce roi, fit qu'Esther tomba en défaillance. Et Dieu ayant changé en même temps le cœur du roi, il alla lui-même la relever. Et comme il la rassurait avec tous ses ministres, dès que la parole lui fut revenue, elle dit au roi: J'ai cru, Seigneur, en vous voyant, voir un ange; et l'éclat qui vous environne a troublé mon cœur, et m'a fait sécher de crainte. Et étant encore une fois tombée comme morte, le roi, tout hors de lui de voir Esther en cet état, la rassura, lui demanda ce qu'elle désirait de lui, et lui dit qu'il était prêt à lui donner jusqu'à la moitié de son royaume. Esther lui demanda seulement qu'il lui

fit la grâce de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman ; et le roi le lui promit.

FIGURE 149. *Triomphe de Mardochée. Esther 6.*
(La même année 3495.)

Assuérus, après la visite d'Esther, se trouvant la nuit dans une insomnie qui lui arriva par un ordre exprès de Dieu, comme la suite le fait assez voir, employa ces heures de repos et de silence à une occupation très-digne d'un roi, et se fit lire les mémoires de son royaume. On tomba sur l'endroit qui marquait une conspiration que firent autrefois contre lui deux de ses officiers, et que Mardochée avait découverte. Le roi demanda à celui qui lisait quelle récompense avait reçue Mardochée pour ce service. Il répondit qu'il n'en avait reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avait quelqu'un dans son antichambre ; Aman y était venu de grand matin pour prier le roi de lui permettre de faire pendre Mardochée à une potence haute de cinquante coudées. Etant donc entré dans la chambre d'Assuérus, ce prince lui demanda ce qu'on pourrait faire à un homme que le roi désirait d'honorer beaucoup. Aman s'imaginant qu'il était celui que le roi pensait à honorer de la sorte, lui dit qu'il fallait que cet homme fût revêtu de la pourpre royale, qu'il montât sur le cheval du roi même, qu'il eût son diadème sur la tête, et qu'il fût conduit dans cet état par toute la ville, par le plus grand du royaume, qui tiendrait les rênes de son cheval, et qui crierait que c'est ainsi que serait honoré celui que le roi voulait honorer. Le roi lui ordonna de faire punctuellement tout ce qu'il venait de dire, et de conduire ainsi Mardochée par toute la ville. Il parut donc alors dans la ville de Suze cet étrange renversement dans l'état de ces deux personnes. On vit l'humble Mardochée recevoir le plus haut comble de gloire, par le conseil même et par le ministère d'Aman, son plus grand ennemi et on vit le superbe Aman forcé par sa propre bouche de plier devant celui qu'il foulait aux pieds dans son cœur. Lorsqu'Aman fut rentré chez lui il plaignit son malheur devant sa femme et les personnes de son conseil, ils en tirèrent un triste augure qui redoubla encore son affliction et sa frayeur. Ils lui dirent que si Mardochée était de la race des Juifs, ce qui était arrivé jusqu'ici ne serait que le commencement de sa chute, qu'il ne pourrait lui résister, et qu'il succomberait enfin sous un si puissant ennemi. La suite fera voir combien cette prédiction était véritable, et que si Dieu permet quelque fois que l'injustice armée de la violence soit prête à accabler ceux qui ne craignent que lui, comme Mardo-

chée, il sait néanmoins leur faire sentir sa protection, lorsque l'heure est venue de les tirer du péril où ils ne sont engagés que pour avoir voulu lui être fidèles.

FIGURE 150. *Punition d'Aman. Esther 7.*
(La même année 3495.)

Assuérus étant allé dîner chez la reine Esther avec Aman, pressa Esther de lui déclarer ce qu'elle désirait de lui. Mais Esther changea aussitôt la joie d'un festin dans la douleur que la vue des maux à venir lui avait rendue continuelle; et prenant un visage et un langage desuppliante, elle ne demanda au roi pour toute grâce que sa vie et la vie de tout son peuple. Elle lui déclara la malignité d'Aman, et par quelles impostures il avait surpris sa facilité, et comme, abusant insolemment du nom et de l'autorité du roi, il avait proscrit tous les Juifs. Ce prince, qui avait naturellement de la bonté et de la justice, fut surpris quand on lui représenta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son ministre avaient pu aller; et le regret qu'il en eut, fit qu'il quitta le festin, et se retira dans un petit bois qui était proche. Pendant ce temps, Aman, voyant l'extrême péril qui le menaçait, se jeta sur le lit de la reine, et la pria de le secourir. Le roi entra dans la chambre et le vit en cet état, et entrant en une furieuse colère, comme si devant lui-même il voulait faire violence à Esther, il ordonna sur l'heure qu'on le fit mourir. Mais comme la sagesse de Dieu, confondant la vanité des hommes, garde toujours une proportion entre les crimes et les supplices, un des officiers qui étaient présents dit au roi qu'Aman avait préparé une potence, haute de cinquante coudées, pour y pendre Mardochée. Le roi commanda aussitôt qu'on y attachât lui-même. Quoique l'on eût si fort compromis l'autorité de ce prince contre les Juifs, dit saint Ambroise, il ne tint pas néanmoins à déshonneur de reconnaître publiquement qu'un ministre ambitieux l'avait trompé; et au lieu de pousser jusqu'au bout une violence, parce qu'il s'y était déjà engagé, il la fit cesser au contraire aussitôt qu'il en connut l'injustice. Il tourna sa juste indignation contre ceux qui abusaient si cruellement de sa puissance, et qui ne se servaient de l'accès qu'il leur donnait auprès de sa personne, que pour perdre, comme leurs ennemis, ceux que le seul zèle de la loi de Dieu retenait dans leur devoir, et ne permettait pas de rendre aux hommes un respect qui n'est dû qu'à Dieu. Le roi, par une déclaration toute contraire à la première, témoigna publiquement l'estime qu'il faisait des Juifs, qu'on lui avait représentés comme des gens re-

beilles et factieux; et la paix revint en un moment dans tout l'état par la mort d'un seul homme qui y avait excité un si grand trouble. Dieu fait voir clairement dans cette histoire, qu'il tient dans sa main le cœur des rois, et il leur donne une admirable instruction par ce livre divin, afin que, se souvenant qu'ils sont établis du ciel pour régner, ils tâchent de porter eux-mêmes le poids de leur couronne, et de voir tout de leurs propres yeux, de peur que s'ils abandonnaient toute leur autorité entre les mains de ceux qu'ils honorent de leur confiance, il ne s'en trouve qui en abusent, comme Aman, pour satisfaire leurs passions et leurs intérêts aux dépens de la justice et de la réputation du prince.

FIGURE 151. *Job sur le fumier.* Job 1.

(L'on ne sait pas assurément en quel temps s'est passée cette histoire, néanmoins il y a apparence que c'a été durant que les Israélites étaient dans le désert.)

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avait, durant toute sa vie, allié deux choses bien difficiles: une grande vertu avec de grandes richesses. Il était, dit l'Écriture, juste, simple et craignant Dieu; il ne se contentait pas de se retirer du mal lui-même; mais se souvenant qu'il était père, il ne se lassait point d'instruire aussi ses enfants dans la crainte de Dieu, et lui offrait souvent des sacrifices pour les fautes secrètes qu'il aurait pu commettre contre lui. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans lui donner quelque atteinte: Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même; et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées, soutenant devant Dieu qu'il ne le servait qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevait. Dieu, pour confondre ce calomniateur, et pour le convaincre davantage de son imposture, lui donna la puissance de lui ravir tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa malignité; et pour mieux accabler ce saint homme par un grand nombre de maux, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfants sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étaient à table. Job reçut en même temps ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et il dit ces paroles qui depuis sont devenues si célèbres: Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté. Ce qui a plu au Seigneur a été fait: que son saint nom soit béni. L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à

rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, désespéra cet esprit de malice qui se voyait confondu par celui qu'il avait voulu confondre. C'est pourquoi il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair, parce qu'il ne peut rien contre les saints qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avait rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur. Le démon alors frappa Job d'un ulcère épouvantable qui lui couvrit tout le corps. Il fut réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec le têt d'un pot de terre la pourriture qui sortait de ses plaies, et les vers qui s'y formaient. Il ne lui restait alors de tout ce qu'il possédait autrefois dans le monde que sa femme seule, que le démon lui avait laissée pour être, non la consolatrice, mais la tentatrice de son mari, et pour le porter à l'impatience, car cette femme, jugeant par ses malheurs, que la piété de ce saint homme était vaine, tâcha de le jeter dans des paroles de blasphème et de désespoir. Mais Job résista aux traits de sa langue envenimée, et se contenta, pour la faire taire, de lui dire ces paroles: vous avez parlé comme une femme insensée: puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevriions-nous pas aussi les maux? Il vit d'un œil éclairé ce que l'on doit craindre des personnes qui nous sont le plus unies. Et saint Augustin, admirant sa fermeté en cette rencontre, dit que Job n'ayant point succombé à cette Eve, est devenu incomparablement plus glorieux sur son fumier qu'Adam ne le fut autrefois dans toutes les délices du paradis.

FIGURE 152. *Amis de Job.* Job 4.

Job étant réduit dans l'état qui a été marqué auparavant, paraissait être dans le comble de l'affliction, s'il ne lui en fût encore survenu une nouvelle, qui blessait autant son cœur, que ses autres maux lui étaient sensibles dans le corps. Trois de ses amis, à qui l'Écriture donne le nom de rois, vinrent le visiter, pour lui témoigner la part qu'ils prenaient à son malheur; mais au lieu de recevoir d'eux quelque consolation solide, il eut besoin de se défendre contre la fausseté de leurs raisons, et l'injustice de leur pensées. Tout ce qui restait à ce bienheureux homme dans une si rude épreuve était le témoignage de sa conscience, et l'innocence de sa vie passée; et c'est ce que ces amis indiscrets lui voulaient ôter, en soutenant qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes, puisque Dieu le châtiât si sévèrement. Ils jugeaient de la conduite de Dieu sur ce saint homme avec un sens tout humain,

et ils ne mêlaient de graves discours dans ce qu'ils disaient contre lui, que pour donner plus d'autorité à leurs médisances. Ce saint homme souffrait ce dernier mal avec plus de peine qu'il n'avait souffert tous les autres; et quelques efforts qu'il fit pour les faire entrer dans des sentiments de raison et d'équité, ils montrèrent, par leur exemple, combien il est dangereux aux hommes de se laisser prévenir de mauvaises impressions, et de concevoir d'abord des pensées peu favorables à l'innocence des Saints; car, se laissant aller aux apparences qui semblaient favoriser les prétentions de leur esprit, ils crurent toujours que Job était coupable, parce qu'il était traité en coupable. Mais Dieu vengea enfin son serviteur de cette injure. Il se mit en colère contre des amis si injustes. Il traita leur sentiment de folie, et déclara qu'il ne leur pardonnerait leurs fautes que par les prières de celui-là même qu'ils voulaient faire passer pour un criminel. Cet exemple, disent les saints Pères, doit apprendre à ne jamais juger mal des Saints et des justes dans ce monde, quelques maux qu'ils souffrent, et à n'estimer pas aussi ceux qui étant plus corrompus dans l'âme que Job ne l'était sur son fumier dans le corps, sont dans l'abondance de toutes sortes de biens; car la foi prend d'ordinaire tout le contraire des sens. Ceux qui paraissent puissants et justes sont souvent pauvres et criminels aux yeux de Dieu, et ceux qui sont méprisés comme pauvres, et déshonorés comme coupables, en sont souvent d'autant plus riches en grâces et en vertus, au jugement de celui qui pénètre le fond des cœurs. Dieu justifia Job alors d'une manière publique et éclatante, en lui rendant encore plus de richesses que le démon ne lui en avait ôté. Mais maintenant Dieu permet souvent que ses plus fidèles serviteurs demeurent accablés et déshonorés jusqu'à la fin de leur vie, parce qu'après l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, ceux qui en veulent être les disciples et les imitateurs ne doivent craindre de maux que ceux qui souillent et blessent l'âme, ni estimer de récompenses que celles qui sont invisibles et éternelles.

FIGURE 153. *Isaïe prophète.* Isaïe 6.

(Isaïe commença à prophétiser l'an du monde 3219, avant J.-C. 785, et il prophétisa durant plus de 100 ans.)

Le prophète Isaïe, qui est le premier dans l'ordre des prophètes, se peut aussi appeler en toutes manières le premier de tous. Sa naissance royale, son excellente piété, son éloquence inimitable et toute divine, sa pénétration dans l'avenir, l'ont rendu un homme tout à fait extraordinaire. Il parla si clairement de Jésus-Christ

et de l'Église, qu'il a toujours très-justement passé plutôt pour un évangéliste que pour un prophète, et pour un historien qui rapportait ce qui était déjà arrivé, que pour un homme qui prédisait ce qui ne devait s'accomplir qu'après tant de siècles. Entre les autres visions qu'il eut, celle-ci fut une des plus considérables. Dieu lui apparut dans sa majesté, et, pour user du terme de saint Jean l'évangéliste, il vit la gloire de Dieu, qui était assis sur un trône élevé, environné de chérubins, qui, par des cris redoublés, chantaient ce divin cantique que l'Église encore aujourd'hui chante à Dieu dans la célébration de ses mystères. Isaïe, dans une vue si claire de la sainteté de Dieu, entra dans une humiliation profonde, et témoigna qu'il avait des lèvres trop impures pour annoncer aux hommes de si grandes choses. Lorsqu'il se plaignait lui-même dans cette pensée, un des chérubins qui environnaient le trône de Dieu prit, avec des pincettes, un charbon ardent du feu qui était sur l'autel, et en vint toucher les lèvres de ce saint prophète, pour le purifier de toutes ses taches. Après l'effet de ce feu divin, et l'assurance que l'ange lui donna que ses lèvres étaient pures, il s'offrit sans peine pour aller prêcher au peuple ce que Dieu lui ordonnerait de lui dire. Ce saint prophète, comme disent les saints Pères, apprit aux prédicateurs de l'Évangile quelle pureté ils doivent avoir avant que de s'engager dans un si saint ministère, et combien ils doivent prier Dieu, comme ils font tous les jours à la messe avant que de dire l'Évangile, qu'il envoie du ciel, non seulement un charbon de feu, comme à ce saint prophète, mais, comme dit saint Bernard, un brasier tout entier pour les rendre aussi purs qu'ils doivent être. Isaïe, selon la tradition des Juifs et des saints Pères, mourut enfin dans la persécution, le roi Manassé l'ayant fait scier avec une scie de bois pour lui ôter la vie avec une douleur encore plus violente. Sa mort précieuse devant Dieu a été marquée expressément dans l'épître aux Hébreux, où l'apôtre parle en ces termes des vertus et des souffrances des saints prophètes: Ils ont été tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés; ils ont été sciés; ils ont été éprouvés en toutes manières, ils sont morts par le tranchant de l'épée. Ils ont été vagabonds, abandonnés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. L'Écclesiastique, avant saint Paul, rapporte encore l'éloge de ce saint prophète en ces termes: Ezéchias fit ce qui était agréable à Dieu; il marcha courageusement dans la voie de David, son père, qui lui avait recommandé Isaïe, qui fut un grand prophète, et fidèle aux yeux du

Seigneur. Le soleil pendant sept jours retourna en arrière, et il ajouta plusieurs années à la vie du roi. Il vit la fin des temps par un grand don de l'esprit, et il consola ceux qui pleuraient en Sion. Il prédit ce qui devait arriver jusqu'à la fin des temps, et il découvrit des choses secrètes avant qu'elles arrivassent. On ne peut rien ajouter aux louanges de ces saints prophètes, dont Isaïe a été le chef, puisque c'est le Saint-Esprit même qui a fait leur éloge, et qu'il s'est servi pour le louer, de la langue de l'auteur de l'Ecclésiastique et de saint Paul.

FIGURE 154. *Jérémie prophète.* Jérémie 38.

(Jérémie commença à prophétiser l'an du monde 3375, avant J.-C. 629, et prophétisa durant près de 45 ans.)

Le prophète Jérémie était un homme d'une vertu admirable. Il fut sanctifié dès le ventre de sa mère. Il commença à prêcher dès l'âge de quinze ans. Il eut plusieurs révélations sur le sujet des malheurs qui devaient arriver aux Juifs; et il est celui de tous les prophètes qui les a ressentis, et qui les a exprimés, selon qu'il paraît dans ses lamentations, en des termes plus pathétiques. Comme il en était si vivement touché lui-même, il les prédisait aux autres avec une force extraordinaire, et il ne se lassait point de faire retentir partout les paroles menaçantes que Dieu l'obligeait de dire à son peuple. Une liberté si généreuse lui attira bientôt la haine des hommes. Ils ne le regardèrent plus que comme l'objet de leur aversion, et ils lui suscitèrent des persécutions toujours nouvelles. Ce saint homme souffrit avec un courage héroïque les outrages de ses ennemis. Il vit sans s'étonner leurs mauvais desseins contre lui, leurs menaces, et les supplices qu'ils lui préparaient; et bien loin d'en être plus timide dans ses prédications, il y fit au contraire paraître plus de feu qu'auparavant. Enfin les princes ayant conjuré sa mort entre eux, s'adressèrent au roi Sédécias, qui aimait ce prophète, et lui demandèrent le pouvoir de le jeter dans une citerne sans eau, qui était pleine de boue. Ce roi faible ne put résister à leurs demandes. Il abandonna un si saint homme à la fureur de ses ennemis, qui le descendirent au moment même dans cette fosse, où il ne pouvait vivre longtemps. Mais un officier du roi lui ayant représenté avec beaucoup de zèle l'injustice que l'on faisait à Jérémie, Sédécias l'envoya retirer de cette basse-fosse, et il le protégea toujours depuis contre la malignité de ses calomnieurs. Saint Jérôme admire qu'un homme seul et abandonné comme était Jérémie, ait pu résister à un prince, à tous les grands de sa cour, et à tout un peuple: il

reconnaît en même temps qu'on ne doit pas attribuer un si grand miracle à la faiblesse de l'homme, mais à la toute-puissance de Dieu; car nous voyons, dès l'entrée du livre de ce prophète, que Dieu lui promet de le rendre comme une colonne de fer et un mur d'airain, et que, quelques efforts que tous les hommes ensemble pussent faire contre lui, il demeurerait toujours ferme et inébranlable, parce que Dieu était avec lui pour le soutenir. C'est là la source de ce courage si extraordinaire qui a paru dans tous les Saints. Ils n'ont pas cédé à la violence, parce que leur force venait d'en haut. Et c'est en ce sens que saint Cyprien a dit qu'un homme de Dieu, qui a Dieu dans le cœur, sa crainte devant les yeux, et sa vérité dans la bouche, peut être tué, mais qu'il ne peut être vaincu.

FIGURE 155. *Baruch prophète.* Baruch 9.

(Avant J.-C. 600 ans.)

Quelque considérable que le prophète Baruch fût par sa naissance, il le fut encore plus par sa piété, qui lui fit mépriser tous les avantages du monde pour se rendre le disciple du saint prophète Jérémie, pour lui servir de secrétaire, et pour être le compagnon de ses peines et de ses travaux. Il fut le fidèle interprète de toutes les volontés de ce prophète qu'il avait choisi pour son maître: et lorsqu'il était en prison, il porta sans rien craindre les paroles les plus menaçantes devant les princes et les grands seigneurs, sans qu'il paraisse jamais qu'il ait pensé à affaiblir en rien cette fermeté admirable qui se voit dans toute sa conduite et dans tous les écrits de Jérémie. Il lui rendit toutes les assistances possibles dans toutes les traverses qui lui arrivèrent, et dans les rencontres différentes où il fut obligé de se cacher pour éviter la fureur de la persécution. Il est vrai que parmi tant de peines, qui étaient dans l'ancienne loi l'image de celles que devaient souffrir un jour les ministres de la loi nouvelle, la faiblesse humaine fut prête à succomber; et que le saint homme Baruch se laissant trop abattre par les maux qu'il souffrait, dit ces paroles de découragement, comme le rapporte Jérémie: Hélas! malheureux que je suis! pourquoi Dieu m'envoie-t-il ainsi douleur sur douleur? je passe toutes les années de ma vie dans les gémissements, et j'en'ai jamais trouvé de repos. Mais Dieu releva son courage par Jérémie même, dont la compagnie lui attirait ces persécutions, et lui dit, dans l'esprit de Dieu, qu'il ne devait pas se plaindre ainsi de ses maux, puisqu'il voyait l'état où tout le peuple était réduit; qu'il n'était pas juste de chercher du repos pendant que toute sa nation

était accablée de misère, et qu'en quelque lieu qu'il se trouvât, Dieu serait toujours sa protection et son salut. Après s'être tenu inviolablement attaché à Jérémie jusqu'à la mort de ce bienheureux prophète, il encouragea après lui le peuple par ses instructions, qui sont non-seulement pleines d'un zèle divin, comme celles de Jérémie, mais encore d'une humilité profonde : car voici la manière dont il parle à Dieu : Seigneur, exaucez nos prières, et tirez-nous de captivité pour vous-même, afin que toute la terre sache que vous êtes le Seigneur notre Dieu : Seigneur, jetez les yeux sur nous du haut de votre maison sainte; daignez nous entendre, et exaucez-nous. Ouvrez vos yeux et considérez, parce que les morts qui sont dans le sépulchre, dont l'âme a été arrachée des entrailles de leurs corps, ne rendront point l'honneur et la gloire au Seigneur : mais ce sera l'âme qui s'attristera de la grandeur des maux qu'elle a faits, qui va toute courbée et accablée de langueur. Ce sont les yeux languissants, et ce sera l'âme pressée de la faim qui vous rendra gloire, ô Seigneur, et qui révélera votre justice. Ce saint prophète, après avoir représenté les diverses plaies dont Dieu avait frappé son peuple, ajouta aussitôt : La justice est au Seigneur notre Dieu, et pour nous il ne nous reste que la confusion sur notre visage. Il apprend ainsi aux Chrétiens, qui sont les disciples, non-seulement des prophètes, mais d'un Dieu crucifié, que ce n'est rien de souffrir constamment, si l'on ne souffre humblement; et que si la patience est la perfection de la charité, l'humilité est la sanctification de la patience, et rend invincible cette vertu qui est le soutien de toutes les autres.

FIGURE 156. *Ézéchiel prophète.* Ézéch. 1.

Le prophète Ézéchiel a prophétisé durant vingt-deux années, dont les onze premières concourent avec les onze dernières de Jérémie. Il était de la race sacerdotale, aussi bien que Jérémie, du temps duquel il vivait. Il fut des premiers qui furent transportés à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, et il prêcha dans cette ville étrangère aux Juifs avec lesquels il avait été emmené. Il a eu des visions très-mystérieuses mais qui ont toujours paru si difficiles à développer que, parmi les Juifs, autrefois, il était défendu à tout le monde de lire le commencement et la fin de ce prophète avant l'âge de trente ans. Les saints Pères disent que la raison de ces obscurités était peut-être que ce prophète était parmi un peuple idolâtre, et qu'il n'était pas juste que les Babyloniens comprissent les secrets de Dieu, qui les révélait à son prophète

d'une manière si obscure, qu'ils ne pouvaient être compris que par une grâce particulière de Dieu. Cette première vision de ce prophète, des animaux et des roues, est si pleine de merveilles, que saint Grégoire, qui l'explique, fait voir, par les choses qu'il en dit, combien il y en aurait encore à dire. Il suffira de marquer ici en un mot que ce mélange d'animaux qui n'en forme qu'un, figurait, selon saint Grégoire, le mélange de plusieurs membres de l'Eglise, qui ne formeraient qu'un seul corps, et l'union que tous les Chrétiens auraient entre eux par la foi; parmi tant de contrariétés apparentes qui se trouveraient entre eux, ce qui est aussi admirable en soi, que ce mélange d'animaux paraît surprenant lorsqu'il se présente à nos yeux. Les uns, dit ce saint père, excellent en esprit et en intelligence, et sont au-dessus des autres ce qu'est l'homme au-dessus des animaux. Les autres ont le courage du lion pour souffrir constamment toutes les persécutions. Les uns, par leurs mortifications intérieures et extérieures, s'offrent à Dieu comme des victimes, ce qui est représenté par le jeune bœuf. Les autres s'élèvent dans une haute contemplation, et ils sont semblables à l'aigle. Mais tous néanmoins ne forment ensemble qu'un même corps, et ils sont liés entre eux par la même foi et la même charité. Le même pape dit que certains animaux mystérieux figurent encore les grands justes, et que les roues enlacées les uns dans les autres représentent les simples fidèles. Ces roues s'élèvent de la terre à mesure que les animaux s'élèvent, parce que les fidèles s'avancent vers le ciel à proportion que les pasteurs y montent eux-mêmes : car ils sont comme les aigles qui portent leurs petits sur leurs ailes, et qui volent au-dessous d'eux pour leur apprendre à voler.

FIGURE 157. *Seconde vision d'Ézéchiel.* Ézéch. 37.

(L'an du monde 3420, avant J.-C. 584.)

Entre toutes les visions du prophète Ézéchiel, celle qui est représentée dans cette image est très-fameuse, et a toujours été très-considerée dans l'Eglise. L'esprit de Dieu l'emporta dans une grande campagne, pleine d'une multitude innombrable d'os de morts desséchés depuis fort longtemps. Il lui fit faire le tour de cette campagne, et lui ordonna ensuite de commander à ces os de s'approcher les uns des autres, et de rentrer dans leur place naturelle. Dès qu'il eut fait ce commandement de la part de Dieu, à qui toutes choses sont vivantes, et au pouvoir duquel rien ne résiste, le prophète en vit aussitôt l'exécution avec un effroyable bruit. Tous ces os se réunirent, les nerfs, les muscles, la chair et

la peau les couvrirent ensuite, et il se forma des corps parfaits auxquels il ne manqua plus que la vie. Le prophète, par un nouvel ordre de Dieu, ayant attiré des quatre parties du monde sur ces corps entiers, mais inanimés, le même esprit qui inspira autrefois la vie au premier homme, après l'avoir formé de terre, ces corps se levèrent tout d'un coup, et parurent pleins de vie. Dieu voulut tracer ainsi devant ce prophète un tableau de ce qui se fera un jour en la résurrection de nos corps, et, comme dit saint Ambroise, il nous en a assuré nous-mêmes en la personne de son serviteur. Nous avons vu par les yeux de ce saint prophète, ce que nous verrons un jour nous-mêmes. Dieu a voulu aussi nous faire comprendre, par cette vision, que quelque désespérée que soit une âme qui a veilli longtemps dans le péché, qui est semblable alors non-seulement à un corps mort, mais à des os desséchés, il peut néanmoins, quand il lui plaît, la ressusciter et la tirer comme du tombeau pour lui donner une nouvelle vie. Comme Dieu a tiré d'abord l'âme du néant de l'être, il l'a tirée ensuite du néant du péché. Et cette seconde création est encore plus admirable que la première; car la première création n'a coûté à Dieu qu'une parole, au lieu que la seconde est le fruit de la mort, et le prix du sang d'un Dieu incarné.

FIGURE 158. *Daniel prophète.* Dan. 2.

(L'an du monde 3398, avant J.-C. 606.)

Le prophète Daniel était de la race des princes de Juda, et fut emmené tout jeune à Babylone par le roi Nabuchodonosor. Il fut durant sa captivité même très-exact à observer la loi de Dieu, et il ne voulait point manger les viandes que le roi lui faisait servir de sa table. Malasar, qui avait soin de lui, d'Ananie, de Mizaël et d'Azarie, eut peur que s'il ne leur donnait que des légumes, comme ils l'en suppliaient, ils ne devinssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'ils n'irritât ainsi le roi contre lui. Mais en ayant fait l'essai pendant dix jours, à la prière de Daniel, leurs visages se trouvèrent plus beaux et plus gras que ceux des autres qui se nourrissaient des viandes les plus délicates, Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence qui vient de son ordre, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais les bénédictions qu'il y donne. Dieu, pour élever ce saint prophète en gloire, commença à le signaler comme il fit autrefois à l'égard de Joseph, par l'interprétation d'un songe qui avait épouvanté le roi. Mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il lui découvrit non seule-

15 * L'an du monde 3401, Daniel n'ayant que 15 ans.

ment l'interprétation du songe, mais le songe même. Nabuchodonosor avait inutilement consulté tous les sages de son royaume. Ils lui avaient tous déclaré qu'il était impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avait songé, et que tout ce qui pouvait se faire était d'expliquer ce que les songes signifiaient. C'est pourquoi ce prince les condamna tous à la mort. Daniel ayant su ce cruel arrêt, pria qu'on le suspendit; et, après avoir invoqué Dieu durant quelque temps avec Ananie, Mizaël et Azarie, il vint se présenter devant le roi, pour lui déclarer quel avait été son songe. Il lui dit qu'il avait vu une statue extraordinairement grande, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds partie de fer et partie de terre; mais qu'une pierre arrachée d'une montagne, sans que la main d'aucun homme y eût part, frappant la statue par les pieds, la brisa et la réduisit en poudre. Il lui dit encore que la tête d'or de cette statue marquait son royaume, qu'après son règne il en viendrait un autre d'argent qui serait moindre que le sien, et qu'après ce second il en viendrait un troisième qui serait d'airain, et qui serait suivi d'un autre de fer, qui briserait tout. Nabuchodonosor admira Daniel jusqu'à vouloir l'adorer, et l'éleva en grand honneur. Mais cet humble prophète lui avait déclaré d'abord que ce n'était que du ciel qu'il avait reçu cette lumière. Et l'unique demande qu'il lui fit, fut d'honorer des marques de sa bienveillance, Ananie, Mizaël et Azarie, afin que comme il avaient été si près d'être tués avec tous les sages de Babylone, et qu'ils avaient aidé à détourner ce malheur par leurs prières, ils eussent part aussi à la gloire où ce prince voulait l'élever.

FIGURE 159. *Les Enfants dans la fournaise.* Dan. 3.

(L'an du monde 3417, avant Jésus-Christ 587, ces jeunes hommes ayant environ 31 ans.)

Le roi Nabuchodonosor ayant fait faire une grande statue d'or, haute de soixante coudées, et large de six, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Quelques esprits malicieux ayant pris occasion de cet édit du roi d'observer les trois jeunes hommes hébreux, Ananie, Mizaël et Azarie, dont la grande élévation leur déplaisait, les accusèrent devant le roi de ce qu'ils n'adoraient pas la statue comme tous ses autres sujets. Ce prince fut fort irrité de ce rapport; mais sa colère n'étonna point ses jeunes hommes, qui représentèrent humblement au roi que le Dieu qu'ils adoraient pourrait bien s'il le voulait, les tirer d'entre ses mains; mais que